

Compte rendu

Ouvrage recensé :

ACHAR, Gilbert (dir.). *Le marxisme d'Ernest Mandel*. Paris, Presses Universitaires de France, Actuel Marx Confrontation, 1999, 238 p.

par André Joyal

Études internationales, vol. 31, n° 3, 2000, p. 559-561.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/704188ar>

DOI: 10.7202/704188ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

2. COMPTES RENDUS

THÉORIES, IDÉOLOGIES ET PROBLÈMES INTERNATIONAUX

Le marxisme d'Ernest Mandel.

ACHAR, Gilbert (dir.). Paris, Presses Universitaires de France, *Actuel Marx Confrontation*, 1999, 238 p.

Comme bon nombre d'autres jeunes de l'époque de la Révolution tranquille, j'ai été initié à l'économie marxiste en lisant le fameux *Traité d'économie marxiste* qu'un intellectuel belge, alors inconnu, venait de faire paraître en deux tomes totalisant plus de mille pages. Ne sachant pas encore à l'époque ce qu'était un trotskiste, je me rappelle avoir été fort étonné en présence d'un tableau fort sombre des premières années qui ont suivi la révolution bolchévique. Beaucoup mieux armé intellectuellement, une dizaine d'années plus tard, avec en poche un doctorat en économie, en plein choc pétrolier, à l'aube d'une grande crise économique, j'ai lu avec grand intérêt *Le troisième âge du capitalisme*. Si les économistes néo-classiques ne savaient plus où donner de la tête en cherchant une explication à la *stagflation* qui sévissait, les marxistes, pour autant qu'ils n'avaient pas Trotsky en aversion, trouvaient chez Ernest Mandel (1923-1995) une théorie aussi solide que son concepteur.

Issus en grande partie d'un séminaire organisé conjointement à Amsterdam par le Centre d'études Ernest Mandel et l'Institut international pour la recherche et la formation en juillet 1996, la majorité des textes sont traduits de l'anglais. Une deuxième partie comprend deux textes de Mandel

lui-même, l'un portant sur l'idéal envers le socialisme tel qu'il le caressait toujours peu avant sa mort et l'autre portant sur sa vision de l'Holocauste,

Il revient à Gilbert Achar, de l'Université de Paris VIII de dresser un portrait de Mandel qui, à l'image de son grand maître à penser, fut à la fois un auteur prolifique et un homme d'action de premier plan. En effet, Mandel, dont la vie se rattache à la construction de la Quatrième internationale, en plus des deux œuvres maîtresse sus-mentionnées a publié bon nombre d'autres ouvrages presque toujours traduits en plusieurs langues. Ceci, en plus d'un nombre impressionnant d'articles en particulier dans la *New Left Review* à laquelle il a collaboré durant trente ans. Cette intense activité intellectuelle n'en faisait pas moins de lui un homme jovial, sachant profiter des bonnes choses de la vie. Ainsi Achar nous apprend qu'il avait en commun avec Friedrich Engels, qu'il admirait beaucoup (on s'en doutait), un sens aigu de l'humour, se laissant aller souvent à rire bruyamment. Comme quoi il est possible d'écrire des livres très austères tout en aimant la vie

Il revient à Robin Blackburn de la *New Left Review* de broser à la fois un portrait de l'individu et de son œuvre. À ses yeux, et on ne le contredira pas, le *Troisième âge du capitalisme* s'avère l'ouvrage marxiste le plus important sur le développement du capitalisme de l'après-guerre. Dans cette somme en trois volumes, publiée d'abord en allemand et en français en 1976, Mandel affirmait que le capitalisme avait perdu de sa vigueur dû à une baisse des profits et qu'il se voyait engagé dans une *onde*

longue de baisse susceptible de se poursuivre jusqu'à la fin du siècle. Voilà une prédiction de nature à indisposer bien des centres de prévisions économiques faisant appel aux outils d'analyse économétrique les plus sophistiqués. On comprend qu'ici l'auteur a repris les travaux de Kondratieff, cet économiste-statisticien russe qui, le premier, en 1917, a pu identifier l'existence de cycles longs depuis le début de la révolution industrielle. Ce qui l'avait amené à prévoir l'avènement de la grande crise des années trente. Mais comme en se référant à des cycles, il faut bien penser à des périodes de hausse, il n'en fallait pas plus pour condamner ce malheureux à mourir dans un Goulag. Les travaux de Schumpeter et de Mandel vont lui rendre justice.

Pour sa part, Michael Lowy, sociologue-chercheur au CNRS, profite de son hommage envers Mandel pour définir ce qu'est le trotskisme : une foi inébranlable dans la capacité du prolétariat de prendre son sort en main. Et il termine son chapitre par des passages qui expriment cette foi profonde envers la venue inéluctable d'une ère nouvelle pour le plus grand bien de l'humanité.

Avec Michel Husson, économiste-chercheur à l'IREs de Paris, on se voit offrir une intéressante synthèse du livre phare de Mandel sur les ondes longues. On y lit que cette théorie doit être débarrassée des ses oripeaux mécanistes et ne doit engendrer une vision selon laquelle les flux et les reflux historico-économiques se dérouleraient comme un grand calendrier des marées. Voilà qui est intéressant en cette fin de siècle que d'aucuns voient comme l'amorce d'une

longue période de prospérité. C'est néanmoins le chapitre de Francisco Louçã, de l'Université de Lisbonne, qui s'attarde et éclaire le plus sur ce qu'il appelle la pulsation de l'histoire chez Mandel. On y trouve de façon claire et bien expliquée la portée de l'œuvre de Kondratieff, reprise et « corrigée » par nul autre que Trotsky, omniprésent dans ce volume.

Pour sa part, Charles Post, enseignant à la CUNY s'intéresse à un autre aspect de l'œuvre de Mandel : sa théorie de la bureaucratie. Il voit en celle-ci l'un des fondements scientifiques centraux du projet politique socialiste révolutionnaire en cette fin de xx^e siècle. Mais c'est un tout autre sujet qu'aborde Catherine Samary, enseignante à Paris Dauphine en traitant du très célèbre débat sur la transition vers le socialisme. C'est dans ce chapitre qu'il est question du *socialisme de marché* contre quoi s'est fortement opposé Mandel dans un débat devenu célèbre avec Alex Nove. Au début des années 80 j'avais moi-même tranché en faveur de ce dernier en recommandant à mes étudiants la traduction française de son très bel ouvrage intitulé *Le socialisme sans Marx* (Economica)

Cette première partie se termine par un étonnant chapitre sur la vision de l'Holocauste décrite sommairement par Mandel et que l'on retrouve dans la seconde partie de l'ouvrage. Norman Geras de l'Université Manchester nous apprend que même si Trotsky a écrit en 1938 sur *l'extermination physique des Juifs*, pour Mandel, moins précis ou pertinent qu'à son habitude, l'Holocauste s'explique par... l'impérialisme. Sans la Première Guerre mondiale, rien de tel ne serait arrivé.

Or, l'auteur, avec des exemples qui font dresser les cheveux sur la tête, soutient que cette monstruosité, qui marque de façon indélébile le xx^e siècle, relève bien davantage de l'extrême bassesse dans laquelle peut faire sombrer la nature humaine en certaines circonstances. Enfin, les initiés à l'économie marxiste pourront faire l'économie d'un texte qui se veut en quelque sorte le testament d'Ernest Mandel dans lequel il reprend ses convictions sur ce monde meilleur que serait le communisme dont il souhaite, malgré tout, l'avènement. Précisément, « malgré tout », ce livre demeure d'un très grand intérêt dans un contexte où la mondialisation, marquée du sceau du néo-libéralisme ne manque pas de soulever critiques et inquiétudes.

André JOVAL

*Département d'économie
Université du Québec à Trois-Rivières*

Superpowers Defeated. Vietnam and Afghanistan Compared.

*BORER, Douglas A. London, Frank Cass
Publishers, 1999, 261 p.*

Cet ouvrage de science politique analyse les similitudes et les différences entre l'intervention militaire coûteuse, honteuse et finalement ratée des États-Unis au Vietnam, et celle, tout aussi dévastatrice à tous égards de l'Union soviétique en Afghanistan. Ces deux défaites surprenantes de superpuissances qui se croyaient invincibles a eu des impacts importants sur les quatre pays impliqués, mais ces impacts sont assez différents dans chacun des cas, malgré certaines ressemblances apparentes que l'auteur explore dans le but de comprendre la

dynamique du pouvoir et de la guerre. Celui-ci insiste sur le fait que ces deux guerres ont été des événements centraux de la guerre froide, et qu'elles ont été cruciales dans le processus qui a mis fin à celle-ci. La désintégration de l'Union soviétique, d'une part, et l'ébranlement de l'hégémonie des États-Unis, d'autre part, sont dus en bonne partie à leurs défaites respectives sur le champ de bataille dans ces deux lointains pays d'Asie relativement pauvres et mal équipés pour mener une guerre moderne.

L'auteur insiste beaucoup sur les concepts interreliés de légitimité interne dans les quatre pays impliqués, et de crédibilité internationale des deux superpuissances. Il tente d'expliquer pourquoi finalement l'URSS s'est complètement effondrée suite à sa défaite, et pourquoi les États-Unis ont réussi à survivre malgré les traumatismes dont les séquelles se font encore sentir aujourd'hui. Il explique aussi comment les pertes de vie ont affecté différemment la légitimité et la crédibilité des deux superpuissances. Évidemment, l'ouvrage s'inspire en partie de la classification classique de Weber concernant les trois types de sources d'autorité et de légitimité, mais l'auteur pousse plus loin son analyse concrète en parlant de légitimité et de crédibilité internes et externes dans les quatre pays impliqués. Il essaie de savoir en fait si l'Afghanistan a été le Vietnam des Soviétiques, si le Vietnam a été l'Afghanistan des États-Unis.

L'ouvrage est très bien structuré. Les comparaisons sont différenciées par périodes chronologiques. Le premier chapitre retrace en détail l'histoire de l'impérialisme britannique en Afghanistan, et de l'impérialisme fran-